

à des conférences politiques extraordinaires. Les orateurs discourent dans un niveau de langue si recherché que l'auditoire, ébloui par la grandeur et la hauteur du français, ne se rendait même pas compte qu'il applaudissait furieusement la seule langue française derrière laquelle se cachaient d'obscures promesses électorales. Ces dinosaures de la parole *grand-grec*, nostalgiques de ce passé glorieux, ont fait quelques émules qui sévissent encore aujourd'hui, pompeux, empêtrés dans une langue française empoussiérée.

Il a existé chez nous un nombre relativement important de bons mots sur les confusions syntaxiques proférées par des personnes ne maîtrisant pas le français. Pendant de longues années la peur de mal dire a engendré des classes silencieuses, des auditeurs muets, passifs, inquiets de piétiner la sacro-sainte langue française.

J'ai fait partie de ces enfants à qui le créole était interdit. J'ai eu droit à des rincées, à des calottes, à des punitions qui me semblaient injustes toutes les fois que j'enfreignais cet interdit. J'ai souvent pleuré de rage, des pourquoi me brûlant les lèvres.

Cependant, et ce malgré les délations entre camarades de classes — délations approuvées par enseignants, parents, et éducateurs religieux — je continuais à parler créole. Non pour défier l'autorité adulte, mais parce que le créole était vivant en moi, coulait vrai, épousait d'une manière unique mes pensées, mes actions. Ce n'est pas un hasard si mes meilleures camarades de classe étaient filles de la campagne, si je me sentais si proche de ma cousine Céline, chez qui le créole n'était pas interdit. Partager cette langue entre nous était comme des parenthèses de liberté. Paroles soufflées en cachette qui portaient une jubilation de « dire » en créole. Paroles déclamées quand l'école ouvrait, une fois l'an, ses portes au créole. Brèves heures où la langue interdite, soudain autorisée, montait sur une estrade et se déployait en saynètes, chants et poésies...

Lorsque je deviens professeur... de français! le créole subit encore fortement le poids de ces interdictions. Je le parle néanmoins à mes élèves. Eux me répondent en français, par respect, parce qu'un enfant bien éduqué ne parle pas le créole à une grande personne. Ces moments privilégiés tissent les fils d'une invisible complicité; nous nous reconnaissons d'une même culture. Aujourd'hui, mes anciens élèves ne manquent jamais de me rappeler ces instants volés au français où le créole surgissait soudain, secouant la pesanteur du cours. Mes propres enfants ont été nourris de contes et comptines, berceuses, jeux, devinettes, légendes en créole. Bien sûr, ils ont appris le français, mais ils ont été mes premiers élèves en créole.